

I

L'EMPRISONNEMENT

Le 16 septembre 1998, sur les coups de midi, je passe au tribunal de grande instance de Versailles pour récupérer deux jugements qui viennent d'être rendus me concernant et faire appel. Mais je me retrouve arrêté, menotté et conduit au dépôt aménagé dans le sous-sol. Un greffier s'empare de ma sacoche, dans laquelle sont réunis des documents de mon activité professionnelle, ainsi que mon agenda et mon téléphone portable. Il prend également mon portefeuille et me laisse uniquement mes photos de famille.

Un surveillant me palpe de la tête aux pieds pour s'assurer que je ne suis pas armé, puis il m'enferme dans une cellule de 15 mètres carrés, en compagnie d'une dizaine d'autres détenus. Certains ont été arrêtés dans la matinée, mais la plupart ont été amenés de la maison d'arrêt pour être jugés.

Pendant un quart d'heure, nous restons ensemble, et ensuite, les surveillants viennent nous chercher pour nous répartir dans des cachots aménagés de part et d'autre d'un couloir très sombre. Je me retrouve ainsi enfermé dans un espace de 3 mètres par 2 sans fenêtre sur l'extérieur. Une ouverture grillagée de 20 centimètres par 15, en haut de la porte d'entrée, me permet d'apercevoir les surveillants qui repartent dans le couloir. Je me retourne et je m'aperçois qu'un Maghrébin d'une vingtaine d'années est endormi sur le banc qui fait face à l'entrée. À ma

droite, il y a un lavabo en inox, puis des toilettes à la turque, encastrées dans l'angle des deux murs. Le bouton de la chasse d'eau doit se trouver dans le couloir, car j'entends des détenus qui demandent aux surveillants de l'actionner. Les murs sont assez propres, si l'on ignore quelques traces d'immondices et de petits graffitis. J'essaie de déchiffrer l'un d'eux quand le jeune homme se réveille. Il s'étonne de ne pas m'avoir entendu arriver et il m'interroge sur le motif de mon incarcération. Je lui réponds de façon laconique, mais il ne s'intéresse pas à ce que je lui dis. Il préfère me raconter sa vie dans le monde du chômage et des violences urbaines.

Ses histoires se ressemblent et semblent se dupliquer à l'infini, jusqu'à ce que les gardiens fassent sortir tous les détenus. Nous sommes alors menottés par deux et embarqués dans un fourgon d'une dizaine de cellules aménagées de part et d'autre d'un étroit couloir. Je monte le premier, suivi du détenu auquel je suis attaché, et nous nous engouffrons sur la gauche dans une cellule d'un mètre par 80 centimètres de profondeur. Nous sommes alors obligés de nous retourner, pour prendre place sur le banc qui fait face au couloir... À ce moment-là, un surveillant verrouille notre porte, dont la fenêtre grillagée est bardée d'un plastique transparent. Je peux ainsi voir les derniers détenus qui embarquent, puis les surveillants qui repartent en refermant derrière eux la porte du fourgon. L'ambiance devient alors carrément explosive. Les détenus hurlent des injures à l'encontre des gendarmes et de la magistrature, en frappant à coups de pied et de poing dans les cloisons de leurs cellules.

La voiture de la gendarmerie qui nous précède actionne sa sirène, et nous partons pour la maison d'arrêt. Les amortisseurs du fourgon sont si fatigués que le véhicule bondit sur la moindre bosse et s'effondre dans les nids-de-poule. Quant aux suspensions, elles n'arrêtent pas de grincer.

Une demi-heure durant, notre fourgon tangué, roule et saute ainsi en tous sens, au point qu'il me vient l'envie de vomir. J'ai aussi un mal de tête épouvantable, sans compter que l'exiguïté des lieux éveille en moi une sensation de claustrophobie... Le détenu qui est attaché avec moi transpire comme un bœuf, et il n'est pas le seul à être indisposé. Une odeur pestilentielle envahit l'atmosphère. Lorsque nous arrivons à la maison d'arrêt, je suis

presque content. À peine descendu du fourgon, je marque une pause. Je respire à pleins poumons, et je m'aperçois que je suis également en nage.

Les surveillants nous font descendre par un escalier métallique en colimaçon, et nous arrivons ainsi au greffe pour l'enregistrement. Nous sommes alors photographiés avec une plaque d'immatriculation à cinq chiffres suspendue à notre cou. Ce numéro procurera une identification supplémentaire à l'administration pénitentiaire.

Nous partons à la douche, et tandis que nous nous lavons, nos vêtements sont inspectés minutieusement. Une fois que nous nous sommes séchés, nous nous rhabillons et nous récupérons un paquetage comprenant des draps, des couvertures, de la vaisselle, des produits d'entretien, des produits de toilette et des produits de premiers soins, des sous-vêtements, ainsi qu'une plaquette d'information sur la maison d'arrêt.

Un surveillant nous conduit à nos cellules par l'escalier métallique que nous venons d'emprunter et, arrivés au troisième étage, nous arpentons un long couloir. Le surveillant déclare alors :

– Au fait... Le dîner a déjà été servi ! Pour le prochain repas, il faudra attendre demain matin.

Mes codétenus sont tellement abattus qu'ils ne réagissent pas... Au fur et à mesure que nous avançons dans le couloir, le surveillant les enferme dans les cellules où il reste de la place et à mi-chemin, j'entre dans la mienne sans aucun état d'âme. Mais lorsque la porte se referme et que j'entends les pas de mon geôlier qui s'éloignent, je prends vraiment conscience du gourbi dans lequel je viens d'échouer...

C'est un espace de 9 mètres carrés entouré de quatre murs jaunâtres, crasseux et huileux. Mes prédécesseurs ont dû utiliser de l'huile alimentaire comme combustible dans les réchauds dont ils se sont servis pour cuisiner. Juste en face de l'entrée, une fenêtre voûtée éclaire abondamment la pièce. Son châssis en cornières métalliques sépare les carreaux tous les 15 centimètres, pour que personne ne puisse sortir la tête à l'extérieur. À gauche de la fenêtre, deux lits superposés sont adossés au mur, et à droite, il y a un lit simple. Les sommiers en tôle perforée supportent des matelas en mousse de

12 centimètres d'épaisseur mais de seulement 70 centimètres de largeur...

À ma gauche, un lavabo crasseux ne délivre que de l'eau froide. Les toilettes qui sont à côté sont encore plus dégoûtantes. Elles dégagent une odeur épouvantable et en plus, il n'y a pas de rideau pour s'isoler. Ensuite, une table, avec une seule chaise, permet aux détenus de s'y installer à tour de rôle.

Sur ma droite, une armoire qui n'a plus ses deux portes tient tout juste debout. Ses étagères sont remplies de journaux, d'emballages et de détritiques, comme ces peaux d'oranges que les prisonniers font brûler pour masquer les mauvaises odeurs. Le sol en dalles plastifiées est jonché des mêmes saletés. Il n'a pas dû être lavé depuis des années. La crasse y est si incrustée que je suis incapable de dire quelle était la couleur d'origine de ce revêtement.

Je ne m'attendais pas à trouver une suite parfumée au jasmin, ni un bouquet de fleurs pour me souhaiter la bienvenue, mais un tel taudis me stupéfie... Je m'approche de la fenêtre, j'ouvre l'un des battants dont les carreaux brisés laissent abondamment entrer l'air du dehors, et je respire à pleins poumons enfin un air un peu plus sain. En regardant à l'extérieur, je comprends mieux l'architecture de cette maison d'arrêt. Il s'agit de quatre blocs rectangulaires, érigés en croix à partir d'une tour ronde. Celle-ci abrite l'escalier métallique en colimaçon qui dessert les quatre étages comprenant chacun une trentaine de cellules. Toutes sont équipées d'une fenêtre voûtée, à l'exception des « mitards », qui sont réservés aux détenus les plus rebelles. Le jeune homme qui était avec moi au dépôt du tribunal de grande instance m'a raconté que les conditions de vie du mitard sont vraiment terribles. Les détenus ont alors l'impression d'étouffer. Quiconque a séjourné au mitard fait tout son possible pour ne plus y retourner.

Les autres détenus peuvent prendre l'air au moment de la promenade, dans les cours aménagées dans les angles intérieurs formés par les quatre bâtiments de la maison d'arrêt. À 150 mètres d'ici, deux constructions indépendantes de forme parallépipédique font également partie de cette maison d'arrêt. Elles abritent les « mineurs », détenus de moins de 21 ans.

L'air de ma cellule est si humide que je préfère refermer le battant de la fenêtre. Je me demande alors comment je vais pouvoir faire le ménage. Ce logement est si sale, et je n'ai aucun matériel... Mais la faim qui me tenaille le ventre me rappelle une autre urgence. Ce matin, je n'ai pas eu le temps de prendre mon petit déjeuner, et à midi, j'ai été arrêté. Je n'ai donc pas mangé de la journée... Je rouvre un battant de la fenêtre et j'interpelle mon entourage. Un détenu de la cellule de gauche me répond :

– Veux-tu du fromage et du pain ?

– Bien sûr !

Je n'ai qu'à tendre le bras pour les récupérer, alors que si un détenu de la cellule de droite me les avait proposés, il m'aurait été impossible de les attraper : nos fenêtres sont trop éloignées l'une de l'autre. Je discute un moment avec ce sympathique donateur, et je finis par aborder le problème du nettoyage... Mon voisin me répond :

– Prends ton mal en patience ! Dans quarante-huit heures, tu vas rejoindre ta cellule définitive !

– Si c'est le cas...

– Bon... Je te laisse ! Je vais écouter les infos !

Ma cellule sert au transit des nouveaux arrivants, et comme ces mouvements sont incessants, personne ne veut faire le ménage... En plus, manque de chance, aujourd'hui je suis seul. Je n'ai personne à qui parler, car à cette heure, les détenus préfèrent regarder la télévision, pour ceux qui peuvent en louer une... Le tarif est de 250 francs par mois (*soit environ 38 euros*). Les détenus laissent souvent leur poste allumé pendant toute la journée, mais à mesure que la nuit tombe, ils diminuent le son.

Beaucoup de prisonniers en profitent pour se parler à travers leur fenêtre, se chamailler et même hurler pour libérer leur rage et l'angoisse qui les étirent. Ces cris de jungle carcérale, ponctués par les coups de tonnerre que provoquent les chasses d'eau des cabinets, m'importunent au début, puis ils me permettent de me sentir moins seul.

C'est alors que je sollicite l'animiste qui sommeille en moi pour rendre cet univers plus supportable. Ce mobilier qui se meurt, telle l'ombre du désespoir, devrait bien avoir quelque chose à me dire ! Mais le vent froid et humide qui s'engouffre

à travers les vitres brisées me ramène aussitôt à la réalité... Je m'empare d'un matelas sur un lit inoccupé. Je le dresse contre la fenêtre et le bloque avec la table. Puis je pose la chaise dessus afin de soutenir le haut du matelas. Le courant d'air est stoppé, mais ma cellule reste froide et humide. Elle n'est même pas chauffée. Ma chemisette et ma veste de toile ne me suffisent donc pas... Aussi, j'éteins la lumière, je m'enfouis tout habillé dans mon lit et je me roule en boule sous mes couvertures. Je commence un peu à me réchauffer, mais je ne parviens pas à m'endormir. Les mensonges et les pièces falsifiées que les juges ont utilisés pour me condamner et m'envoyer ici suscitent en moi une révolte que j'ai trop de mal à contenir. Comment oublier ce chemin de croix que la justice « des copains et des coquins » m'a fait subir pendant dix ans, surtout maintenant que je suis en prison ?

*
**

Le 17 septembre 1998, je me réveille avec un chant du coq fort convaincant, entonné par le détenu d'une cellule voisine. Les heures s'égrènent lentement, puis force est de constater que le petit déjeuner a encore été oublié du programme... Je proteste à travers la porte de ma cellule, mais rien n'y fait. À nouveau, je sollicite le bienfaiteur qui m'avait donné de quoi calmer ma faim. Il me répond :

– Je n'ai plus qu'un petit croûton !

– Je le prends quand même !

Je n'en fais qu'une bouchée, quand un surveillant ouvre la porte de ma cellule et me dit :

– C'est à votre tour pour la visite médicale !

Je m'apprête à franchir la porte d'entrée, mais il m'arrête et il me palpe de la tête aux pieds. Il souhaite vérifier que je n'ai rien emporté qui puisse être utilisé comme une arme. Le surveillant me laisse partir, et je remonte le long couloir qui mène à la tour centrale. De là, j'emprunte l'escalier en colimaçon qui tourne autour de la cage d'ascenseur. Je descends trois étages et je repars à contresens. Au passage, je dois décliner mon identité et mon numéro de matricule à deux postes de contrôle, franchir

six grilles métalliques, et après avoir remonté un étage, j'arrive finalement à l'infirmierie.

Un surveillant me conduit dans une cellule grillagée d'environ 5 mètres par 3 où sont enfermées une dizaine de personnes. Les histoires que me racontent les étrangers montrent bien qu'ils n'ont pas réussi à s'intégrer à notre société... Ils sont complètement déroutés par leur emprisonnement, abattus et constamment en quête de la moindre parole réconfortante. Pourtant, certains n'arrêtent pas de hurler et de frapper à coups de poing et de pied dans les grilles de notre cellule. Ils laissent ainsi s'exprimer leur rage ; une agressivité que l'étau de la prison n'a pas encore broyée.

Un autre surveillant vient me chercher pour me conduire chez la doctoresse, mais lorsque j'arrive, elle me demande d'attendre mon tour devant sa porte. Je m'installe sur une chaise, et à ce moment-là, j'entends un surveillant qui sermonne ses collègues :

– Ne laissez jamais des détenus traîner dans les couloirs ! Après chaque consultation, ils doivent repartir en cellule ! Ne faites jamais confiance à un détenu ! Il suffit d'une fois pour que vous vous fassiez agresser, et après, la situation peut devenir rapidement incontrôlable !

La doctoresse me fait entrer dans son bureau.

– Suivez-vous un traitement ?

– Non ! Je ne prends que du magnésium, mais je souhaiterais que vous m'en prescriviez !

La doctoresse ne me répond pas, et elle prend ma tension. Nous constatons alors qu'elle a augmenté de deux points. À mon retour dans la cellule collective, j'en parle aux autres détenus. Ceux qui ont sauté plusieurs repas m'avouent avoir le même problème. Je passe ensuite chez l'infirmière, puis chez la dentiste, et après, je retourne dans la cellule collective. Je souhaite connaître la fin d'une histoire que m'a racontée un détenu d'une trentaine d'années : son patron l'a critiqué d'une manière très blessante, et il a pété les plombs... Il ajoute ainsi que dans un moment de fureur, il l'a tabassé. Pendant qu'il me raconte ces faits, il ne peut pas s'empêcher de frapper dans les grilles de notre cellule... Quand il a terminé, je demande au surveillant de me libérer et je regagne mes pénates.

À midi, je prends enfin mon premier repas depuis presque deux jours... Il s'agit d'aliments très ordinaires, mais je n'en laisse pas une miette. Les rations sont si petites que la faim ne m'a toujours pas quitté.

En début d'après-midi, un jeune Turc arrive dans ma cellule. Il commence à ranger ses affaires, puis il fait une pause et me confie son désarroi. Il s'est retrouvé impliqué contre son gré dans des embrouilles et il ne sait plus comment s'en sortir. Il est tellement désespéré qu'il ne pense qu'à se suicider... J'essaye de le reconforter en l'aidant à faire le point.

Avec quelqu'un à qui parler, le temps passe plus rapidement. Nous sommes déjà le soir. Le lendemain, un surveillant vient me dire :

– Prenez vos affaires ! Vous partez dans votre cellule définitive !

Je dépose le contenu de mon paquetage dans une couverture que je noue aux quatre coins pour en faire un balluchon, et je le saisis d'une main. De l'autre, je m'empare de mon matelas. Avec le surveillant qui m'accompagne, nous nous dirigeons vers une aile opposée de la maison d'arrêt. Lorsque nous arrivons devant la porte de ma nouvelle cellule, son unique occupant est fier de me montrer à quel point elle est propre, et il insiste :

– Chaque semaine, je lave la cellule à l'eau de Javel !

Elle n'a rien de comparable avec celle que j'ai quittée... Le sol, les murs et le plafond sont propres, et comme les fenêtres ont des carreaux, il fait beaucoup plus chaud. Voyant que je n'ai pas de vêtements de rechange et que je ne suis pas suffisamment couvert, mon codétenu me prête un pull, une veste de survêtement et un pantalon, en attendant que ma famille puisse m'apporter d'autres habits. Mon codétenu m'explique aussi que le Secours catholique peut me fournir du linge, si ma famille n'est pas en mesure de me venir en aide... Auparavant, mes voisins rechignaient à me confier des affaires, car ils redoutaient que je ne puisse pas les leur rendre du fait de mon déménagement ou que j'en profite pour les conserver. Nos bâtiments sont dans deux ailes opposées ; nos promenades ne sont donc plus les mêmes. Il est ainsi fort probable que nous ne puissions plus nous revoir...

Le paquetage que j'ai reçu à mon arrivée comprend un « slip australien » fabriqué avec une bande élastique qui entoure la taille et sur laquelle sont fixés un cache-fesses et un cache-sexe. Quiconque revêt ce genre d'accoutrement sent alors vibrer en lui son côté aborigène, ou l'aventurier qui a seulement pu sauver son fond de culotte... Mais la mode n'étant qu'un éternel recommencement, cette arrière-garde d'aujourd'hui n'est rien d'autre que l'avant-garde de demain !

Les prisonniers qui restent alités toute la journée ressentent une paresse intestinale, que trahissent d'incessants effluves pestilentiels... D'où la nécessité de marcher quotidiennement pour prévenir ce genre de dysfonctionnement. Nous avons ainsi droit à une heure et demie de promenade, deux fois par jour. La marche nous permet également d'évacuer notre stress car, les vingt et une heures restantes, nous demeurons cloîtrés à trois dans 9 mètres carrés.

Un jeune Turc nous rejoint et, juste après la promenade, une assistante sociale apparaît avec un surveillant à la porte de notre cellule. Elle me demande de la suivre dans un bureau qui est au même étage, et elle me déclare :

– Pouvez-vous me donner les coordonnées téléphoniques de votre compagne ? Je dois la contacter pour l'informer que vous avez été incarcéré et lui expliquer comment vous écrire et obtenir un permis de visite !

L'assistante sociale me remet ensuite deux enveloppes affranchies et deux feuilles de papier, pour que je puisse prévenir d'autres personnes. En quittant son bureau, je m'aperçois que la cellule d'en face est grande ouverte. Intrigué par sa taille, je regarde à l'intérieur et je constate qu'il s'agit d'une « doublette » : deux cellules de 9 mètres carrés, similaires à la mienne, mais dont le mur mitoyen a été supprimé. La surface passe ainsi de 9 à 18 mètres carrés. Les occupants sont deux fois plus nombreux, mais ils ont beaucoup moins l'impression d'étouffer. Je discute avec l'un d'entre eux, et j'apprends que cette cellule est réservée aux détenus auxiliaires de restauration. Ce sont eux qui nous apportent nos repas en cellule, dans des conteneurs en inox ou des caisses en carton qu'ils transportent sur un chariot. Ces auxiliaires de restauration se déplacent ainsi, de cellule en cellule, avec un gardien qui leur ouvre

et leur ferme les portes. Les détenus n'ont plus qu'à tendre leur assiette pour se faire servir. Comme le plat principal est souvent conditionné dans des barquettes filmées, beaucoup les balancent par la fenêtre, alors qu'elles sont encore plus ou moins pleines. Quand elles s'écrasent dans la cour, la nourriture et la sauce se retrouvent projetées sur un large rayon. Des détenus ramassent ces saletés quotidiennement, mais comme les rejets sont incessants, nous piétinons dans ce qu'il reste à chaque promenade...

De retour dans ma cellule, j'évoque mon entretien avec l'assistante sociale et, d'eux-mêmes, mes codétenus me proposent d'autres feuilles de papier pour écrire à mes proches... Je les accepte volontiers, ne serait-ce que pour commencer à écrire un journal. L'esprit occupé, mon incarcération me paraîtra moins pénible...

Les pensionnaires de la maison d'arrêt ont souvent un caractère affirmé, impulsif, et beaucoup veulent jouer les caïds. Les adeptes du misérabilisme en quête de compassion suscitent donc plutôt leur mépris... Cette population formidablement cosmopolite peut s'enflammer à tout instant, mais également se laisser séduire par un sourire, une poignée de main ou une parole réconfortante.

Le climat de tension qui règne dans cette maison d'arrêt est lié à nos conditions d'enfermement, mais aussi à la manière dont les prisonniers se comportent entre eux. Je demande donc à mes codétenus d'expirer par la fenêtre lorsqu'ils fument une cigarette, et j'incite celui qui aboie sans cesse, en mettant la radio au maximum, à écrire à sa famille pour passer ses nerfs. Je lui donne même quelques idées pour susciter en lui un peu plus d'inspiration.

Les détenus de la maison d'arrêt arrivent surtout de régions durement frappées par le chômage. Le désœuvrement massif engendre forcément une délinquance par contagion. Par ailleurs, beaucoup de prisonniers dont les parents sont immigrés manquent non seulement de repères, mais de plus, l'idée qu'ils se font de leur culture d'origine est bien souvent erronée et surtout dégradée.

De leur côté, les surveillants sont assez diplomates. Ils recherchent constamment le dialogue pour désamorcer les

conflits. Quand nous souhaitons les appeler, nous devons utiliser un « drapeau » : un morceau de papier qu'il suffit de glisser entre la porte et son huisserie, pour qu'ils puissent l'apercevoir en passant dans le couloir. Cela évite aussi que les détenus leur hurlent après pendant toute la journée.

En début d'après-midi, je reçois une lettre de Sandra, la fille de ma compagne. Elle m'écrit :

« C'est la première fois que je pense aussi fort à toi. Aujourd'hui, j'ai séché les cours pour aller voir ta prison, juste de dehors... J'entendais les prisonniers qui criaient. Je me suis renseignée sur cette maison d'arrêt. Elle est mieux que certaines, c'est déjà ça. Mais c'est dur pour y entrer. On n'obtient pas facilement un permis. Nous viendrons te voir le lundi, le mercredi et le vendredi. Comme ce n'est pas possible pour l'instant, nous pensons très fort à toi. Je dors avec maman, sinon, elle ne fermerait pas l'œil de la nuit... »

Le soleil est revenu, mais pas suffisamment pour éclairer correctement notre cellule. Le plafonnier reste donc allumé toute la journée. Ces quelques rayons incitent deux détenus à se parler au travers de leurs fenêtres respectives, puis d'autres ne tardent pas à les imiter. Certains utilisent aussi un miroir, qu'ils tiennent à bout de bras au-delà des barreaux de leur fenêtre pour apercevoir leur interlocuteur. Il y en a également qui échangent des bricoles au moyen d'un yo-yo ; un ensemble de bandelettes de draps nouées entre elles et finalement attachées à une poche en plastique. S'il faut lester l'ensemble, une pomme ou une orange font généralement l'affaire. Un mouvement de balancier permet ensuite d'envoyer ce yo-yo aux étages supérieurs et inférieurs, ainsi que d'un bout à l'autre de notre bâtiment. Les détenus se relayent alors de cellule en cellule pour renvoyer ce yo-yo jusqu'au destinataire final. Ils peuvent ainsi s'échanger du tabac, du sucre, de la farine, et bien d'autres choses encore.

Les prisonniers utilisent également un « toto » pour faire chauffer de l'eau : c'est une lamelle de fer courbée sur une plaquette de bois et reliée à deux fils de cuivre. Quand ce « toto » est immergé puis branché à une prise de courant, l'électricité circule rapidement et elle dégage de la chaleur. Mais elle dissout aussi le métal, ce qui rend l'eau impropre à la consommation... Il est donc indispensable de faire chauffer ses

aliments au bain-marie. La solution la plus rationnelle consiste à utiliser un thermoplongeur ou un réchaud, mais encore faut-il que le détenu puisse s'en payer un.

*
**

Une incarcération est une épreuve pénible à supporter ; d'où la nécessité d'oublier le monde extérieur et de se concentrer sur notre quotidien de la maison d'arrêt. Nous évitons ainsi de souffrir de l'absence de nos proches. La métaphysique de la pensée bouddhiste invite au même résultat quand elle prescrit d'oublier son désir, cette force de l'envie qui accroît proportionnellement la douleur. Oublier son désir, c'est soulager son mental et desserrer l'étau qui étreint le corps de tout détenu... Une ascèse de la pensée qui me permet de résister à l'oppression que je subis depuis tant d'années, et notamment, aux menaces vouées à me faire abandonner ma plainte pour faux. Pour protéger ceux qui m'ont escroqué, les magistrats essaient de me faire craquer, et même de me conduire à un geste désespéré.

Le rêve est le seul remède dont je dispose pour soulager l'âpreté du quotidien. Il me confine dans une sorte d'isolement qui déconnecte les fibres de ma sensibilité et permet à mon esprit de continuer à fonctionner normalement. Je reste alors en mesure de soutenir mes proches avec des lettres issues d'un monde où le soleil n'a pas souvent l'occasion de briller.

Mon regard s'évade à l'extérieur, quand mesdames et messieurs les bêtes à plumes me convient à une démonstration de vol. Monsieur le Corbeau, de pied en cap vêtu de noir, avance, sûr de lui, dans son habit impeccable. Sa coiffe, plantée d'un bec droit et luisant, et son allure redressée lui donnent vraiment l'air d'un notable. Cette posture, avec les ailes en arrière, est d'autant plus surprenante que ses congénères ont plutôt tendance à se voûter en avant. L'attitude très atypique de ce visiteur des prisons pourrait presque faire croire qu'il a une montre attachée à son gilet ! Et le voilà maintenant qui se pavane en gonflant son jabot, quand une barquette de nourriture s'écrase à côté de lui. Il marque un temps d'arrêt. Il s'affuble d'un air presque indigné et il s'envole d'un battement d'ailes

rapide et saccadé. Son allure bringuebalante démontre quand même qu'il est paniqué... Monsieur le Corbeau va s'exiler en haut d'un bâtiment, et de là, il observe les détenus qui balancent dans la cour leurs barquettes de nourriture... ces barquettes qui lui font tellement envie. Enfin, il redonne un peu de lustre à son habit, comme pour redorer son blason... Mais le brillant de son plumage peut-il encore faire illusion ?

À l'horizon, je recherche un éventuel retardataire, or le spectacle est terminé. Je me retourne vers l'intérieur de ma cellule et vois mon codétenu qui peine à s'affranchir de son ennui. La temporalité carcérale engendre une tout autre relation avec les minutes et les heures... Selon l'occupation de chacun, la perception du temps peut varier du simple au triple. Aussi convient-il de s'occuper l'esprit, si l'on souhaite parvenir au plus tôt au bout de son tunnel. À 14 heures, juste après le déjeuner, je reçois une lettre de Marie-Paule, ma nouvelle compagne. Elle m'explique que mon emprisonnement a révolté notre entourage et que chacun fait de son mieux pour lui venir en aide...

J'ai été condamné pour abandon de famille... Un abandon d'autant plus fictif que j'ai la garde de mon fils et qu'il habite chez moi ! Mes voisins ne peuvent pas l'ignorer. Ils savent également que cet emprisonnement vise à me réduire au silence. Le procureur veut m'obliger à retirer une plainte pour faux que j'ai déposée contre des « copains du Palais » qui ont utilisé des documents falsifiés pour m'escroquer. Le procureur m'a donc fait emprisonner avant même que la Cour d'appel et la Cour de cassation ne se soient prononcées sur mon affaire, une procédure abusive qui vise uniquement à faire pression sur moi...

J'ai quand même déposé une demande de semi-liberté, afin de pouvoir travailler pendant la journée et ainsi sauver mon emploi. Mais cette demande a été rejetée... Aussi dois-je demander à Marie-Paule, par écrit, de rendre le bureau dans lequel je venais d'emménager et de liquider mon activité professionnelle. J'en informe également mon frère, pour qu'il aide ma compagne. Quelques jours après, je reçois des lettres d'Adrien et de Sandra, nos enfants respectifs. Ils m'expliquent que mon incarcération leur fait faire des cauchemars. À leur tour, ils rêvent qu'ils sont emprisonnés...

Mes codétenus ne comprennent pas pourquoi ni comment les juges ont pu aller aussi loin pour couvrir mes adversaires. N'ayant d'autre richesse que le temps à perdre dont je dispose maintenant à profusion, je raconte à mes compagnons de chambrée la machination qui m'a conduit ici. Un destin que je n'aurais jamais imaginé. Un cauchemar qui est bien loin d'être terminé...